

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 81 (2019)

Buchbesprechung: Recensions et notes de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RECENSIONS ET NOTES DE LECTURE

DANS NOTRE COLLECTION

Ce sont deux éditrices membres du comité de la Société d'histoire, Sandrine Ducaté et Alice Morandi, qui ont repris la responsabilité de la collection relancée en 2007 par Jean Steinauer. Leur premier ouvrage, une biographie de *Paul Torche (1912-1990). Un homme d'État porteur de modernité*, est paru en octobre sous la signature de notre sociétaire Jean-Pierre Dorand. Trois autres devraient suivre dans le premier semestre 2020.

Les aléas de la programmation des *Annales fribourgeoises* nous obligent à reporter à la livraison 2020 la recension de plusieurs ouvrages. Outre celui de Jean-Pierre Dorand, il s'agit de deux livres édités en 2018 et 2019 dans notre collection Archives, deux nouveaux jalons dans notre collaboration multiforme avec le MAHF :

- Fabien Python, *D'art et d'histoire. Tribulations d'un musée XVIII^e-XX^e siècle*, 400 p.
- Jean Steinauer (dir.), *Au café. Une soif de société*, 124 p.

On y ajoutera bien sûr l'important ouvrage de Damien Savoy paru cette année à la BCU : *Église, sciences et révolutions. La correspondance du chanoine Charles-Aloyse Fontaine (1754-1834)*, 608 p.

Et tout ce qui est encore à venir! L'histoire fribourgeoise, selon toute apparence, se porte bien.

Denis Decrausaz

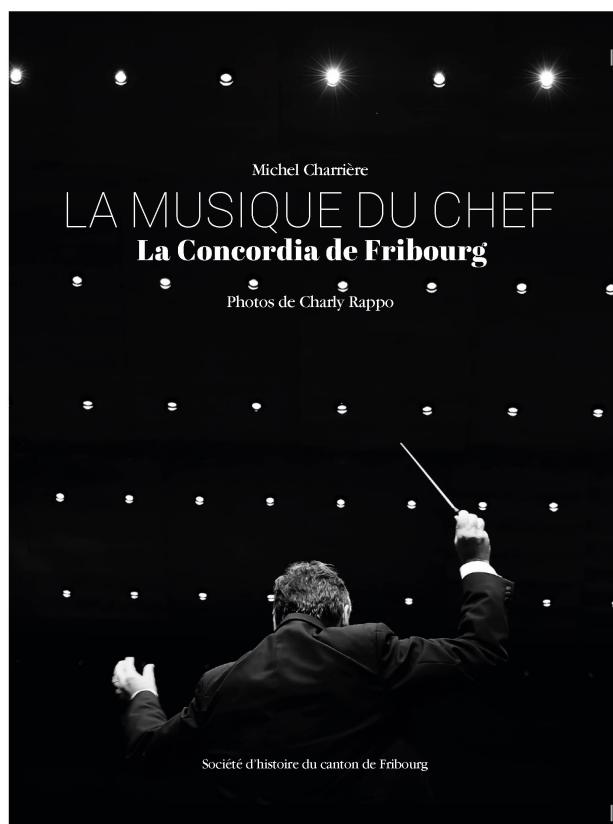
SUIVEZ LE CHEF!

Michel Charrière, *La musique du chef. La Concordia de Fribourg*, photographies de Charly Rappo, Fribourg 2018, Société d'histoire du canton, 160 p.

L'histoire sociale c'est bien, l'histoire musicale aussi, mais l'idéal est de faire la synthèse des deux. Notre sociétaire Michel Charrière, historien mais aussi instrumentiste confirmé, a choisi une approche «directoriale» pour tenir la gageure, en narrant la mutation de La Concordia. Née dans le tout-cuivre en 1883, devenue fanfare mixte en 1907 et orchestre d'harmonie en 1993, elle a bénéficié d'une succession de chefs dont l'auteur brosse de brefs portraits musicaux. L'évocation du modeste Léon Stoecklin, de l'élégant Jules-Philippe Godard, du charismatique Bernard Chenaux et de l'enthousiaste Eric Conus prélude à un hommage très documenté de Jean-Claude Kolly, le chef actuel, titulaire depuis un quart de siècle. La

direction d'orchestre étant aussi une discipline physique et un exercice de sociabilité, Kolly et «sa» Concordia vivent pleinement dans ce livre au travers des superbes photographies, en noir et blanc, signées Charly Rappo.

Denis Decrausaz



BCU: LA MÉMOIRE ET LA BROCANTE

*Exposition « ma BCU / meine KUB », rue Joseph-Piller 2,
Fribourg*

«Avant de partir en cure de jouvence», c'est-à-dire de plonger pour plusieurs années dans l'enfer d'un chantier d'agrandissement, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg se met en scène dans une exposition «qui retrace son histoire, dévoile son futur visage et dresse son portrait par ceux qui l'ont fréquentée». À ne pas manquer: c'est instructif, bien sûr, mais ludique, avec une touche de tendre mélancolie.

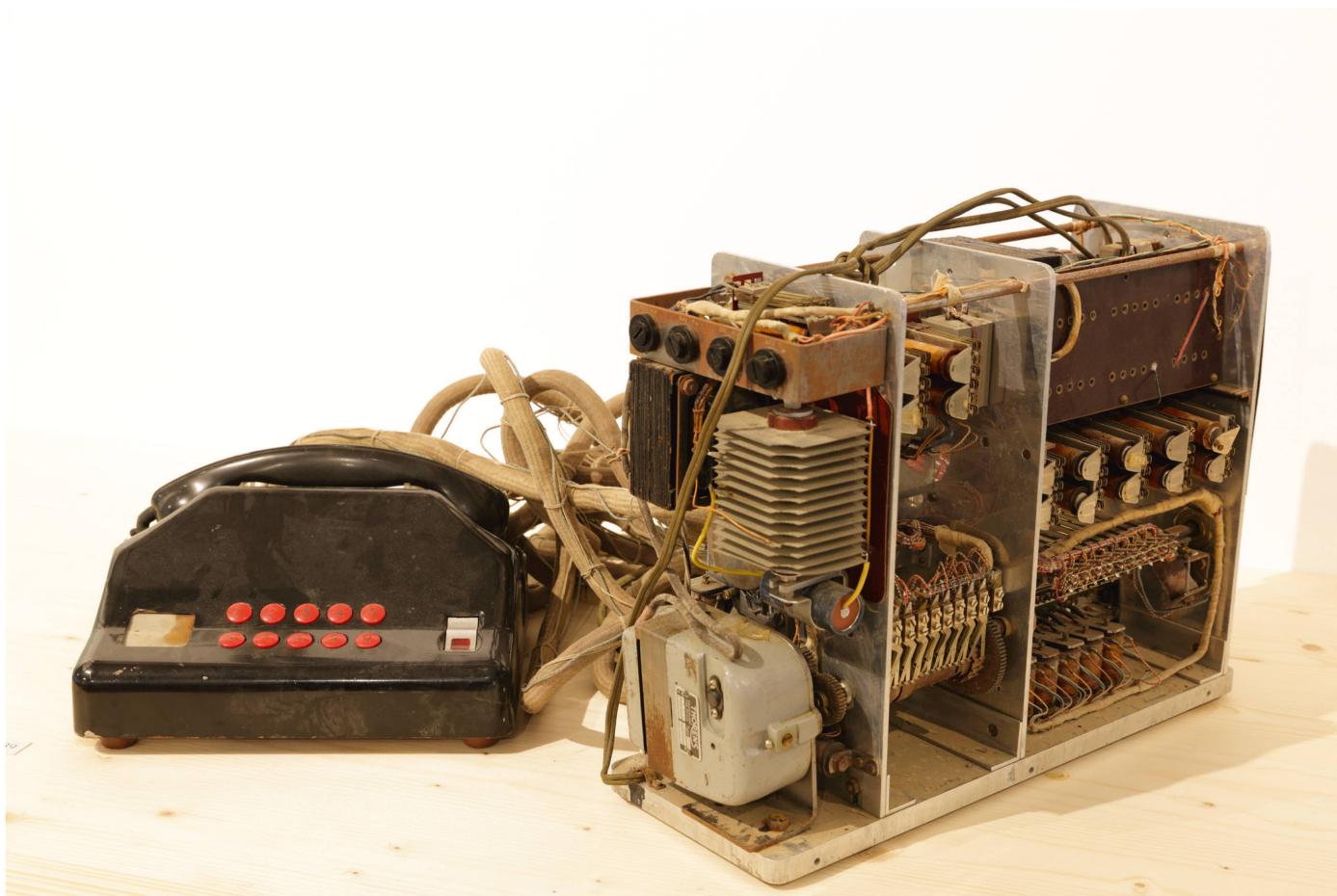
L'institution a déjà été célébrée dans des ouvrages d'histoire, de bibliothéconomie ou de littérature, et son enveloppe matérielle a fait l'objet voici dix ans d'une monographie très fouillée (Pajor/Lauper 2010). Ce qu'elle propose au visiteur, dans ces derniers instants de tranquillité, c'est l'évocation des gens qui l'ont fait vivre – directeurs et employés, usagers et lecteurs, donateurs et amis. Beaucoup de monde, en vérité, parce que la BCU a tissé et entretient toujours des liens avec l'ensemble de la population fribourgeoise. Aussi l'exposition tient-elle à la fois du rite mémoriel, avec son protocole, et de la brocante avec son joyeux désordre. Les deux conceptions se font face. Sur un mur, donc, la *time line*, montage de photos à contempler et de documents à lire dans l'ordre chronologique, sans perdre sa gravité. Qui, d'ailleurs, aurait l'idée de sourire devant cet exposé sérieux, et de quoi? On restera donc impavide en constatant que le premier directeur laïc n'arrive qu'en 1906 (Max de Diesbach) après une succession de prêtres (Meinrad Meyer, Jean Gremaud, Karl Holder) et que, sitôt après sa démission, un nouvel ecclésiastique prend le relais (François Ducrest). Surveiller les livres, c'est veiller sur les âmes! On ne s'étonnera pas davantage de constater que le directeur de la BCU peut simultanément être prof à l'Université (Gaston Castella) ou directeur d'une société d'assurance (René de Wuilleret). L'État de Fribourg accordait trop de prestige, sans doute, à la fonction pour la rémunérer correctement.

Le mur d'en face donne à voir un délicieux bric-à-brac, les *curiosa* que la BCU collectionne en sus, ou à côté, de ses livres et manuscrits: des objets qu'elle a reçus en complément ou non d'un fonds particulier. Le panama

du ténor Charles Jauquier ! Le réveille-matin du Père Girard ! Le masque mortuaire du compositeur Georges Aeby ! Encore ces quasi-reliques font-elles mémoire de personnalités connues, voire de personnages historiques. Mais un diplôme de membre d'honneur décerné en 1924 par la chorale de La Tour-de-Trême, ou la photo de la valeureuse équipe du FC Beauregard accédant à la 1ère Ligue en 1988, ou la tenue de concert – béret bleu, blouse blanche à col marin – des Pinsons de Saint-Nicolas, petits chanteurs de l'abbé Bovet ? Ces objets-là, qui ne possèdent aucune valeur patrimoniale, témoignent cependant d'une réalité infiniment précieuse, le rayonnement de la BCU dans le tissu social du canton.

Ils invitent aussi à rechercher leurs parents et alliés dans les catalogues et rayons de la bibliothèque – un passe-temps non moins ludique et aussi fructueux, mais combien plus concret que la navigation sur Internet. Voyez, par exemple, le Tékaphone 1948, couplage d'un téléphone à clavier numérique et d'un appareillage électro-mécanique mémorisant les numéros appelés. Un gros machin avec un tas de câbles. La lettre k de son nom renvoie à l'initiale du créateur, Kaelin, Pierre (1913-1996), prêtre de son état, musicien de son métier, inventeur par passion. Son œuvre musicale, déposée à la BCU, compte un bon millier de pièces ; elle est rassemblée dans un catalogue (Chatton 1993). Ont été semblablement inventoriés les documents non musicaux déposés par ses proches, contenant 72 dossiers de correspondances (un ensemble assez peu fourni, qui a vraisemblablement fait l'objet d'un tri préalable). Quant aux documents audiovisuels, en cours d'inventaire, ils occupent 17 cartons remplis de bandes magnétiques. Du grain à moudre, encore, pour les bibliothécaires !

Les réalisations et prototypes de l'inventeur Kaelin ont rejoint ces fonds en 2010, et la BCU en a exposé le meilleur deux ans plus tard dans ses dépôts de Beauregard. Le dossier de cet événement fait état de quatre versions successives du tékaphone, appareil breveté que Pierre Kaelin perfectionna sur proposition des PTT et présenta, notamment, à Lausanne et New York. D'autres appareils visent à faciliter le travail des chefs de chœur, par exemple quand ils répètent avec un accompagnement en play back. Certaines inventions relèvent du pur baroque, telle cette installation permettant à l'automobiliste de filmer les chevreuils sans lâcher le volant, grâce à une caméra fixée sur le toit de la voiture et reliée à un moniteur. Ou celle-ci, d'un doux surréalisme digne de Monsieur



Hulot: le Véleau, appareil d'aqua-gym existant en deux modèles, pour baignoire et pour piscine. Ce dernier fut testé dans le lac de Seedorf. Le pilote d'essai, apparemment, s'en sortit sain et sauf. En tout cas, son gilet de sauvetage ne figure pas au rayon des curiosités de la BCU.

Tékaphone, invention de Pierre Kaelin, modèle 1948, matériaux et techniques mixtes.
Fonds André Glardon © Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg.

Jean Steinauer

MIGRANTES FRIBOURGEOISES : LE « CARE » AU TEMPS DES CRINOLINES

Anne-Sibylle de Weck Roduit, *Mademoiselle. Fribourgeoises émigrées dans les empires d'Europe*, Fribourg 2017, Société d'histoire du canton, 444 p.

Vingt ans après l'avoir défendu à l'Université de Fribourg, Anne-Sibylle de Weck Roduit a développé son mémoire de licence, fruit d'un travail tout à fait exceptionnel, dont on ne peut que regretter d'avoir dû attendre si longtemps la parution. En 350 pages accompagnées de riches annexes, elle retrace l'émigration des Fribourgeoises vers le centre et l'est de l'Europe sur quatre axes : les conditions et les motifs de départ, le voyage et l'accueil, le vécu des migrantes et les difficultés qu'elles ont eues à affronter. Ce cas relativement restreint, environ 6'000 migrantes de 1860 à 1914, permet de combler une lacune importante dans notre connaissance de l'histoire de l'émigration fribourgeoise et plus généralement suisse en révélant l'existence de courants migratoires professionnels, individuels et temporaires exclusivement féminins.

Les sources primaires mobilisées par l'auteure sont particulièrement impressionnantes. Il s'agit en premier lieu des demandes de passeports qui, d'une part, permettent l'identification de plus de 80% du corpus (1'680 femmes au total) et, d'autre part, fournissent de nombreuses informations sur les candidates à l'émigration (lieu de domicile, destination ou encore profession). Il faut ajouter à cela, les archives de la police (Archives de l'État de Fribourg), ainsi que les fonds de la légation de Vienne, du consulat général de Saint-Pétersbourg et d'autres représentations diplomatiques suisses. L'ensemble des sources permet à A.-S. de Weck Roduit de constituer une base documentaire riche tant du point de vue quantitatif que qualitatif.

La première partie du livre, consacrée aux causes et aux conditions du départ, permet de mieux connaître les candidates à l'émigration : des femmes très jeunes (41% d'entre elles ont entre 15 et 19 ans !), originaires principalement des villes et qui s'appuient largement sur des réseaux familiaux (même si les agences de placement jouent également un rôle

important), issues principalement d'une catégorie sociale intermédiaire, souvent instruites, ce qui leur fournira, avec leur langue maternelle, le principal atout en termes d'emploi. En effet, la très grande majorité de ces femmes se destine aux soins et à l'éducation (notamment l'enseignement du français) des enfants des nobles et des industriels allemands, austro-hongrois, polonais ou russes, les bonnes d'enfant, gouvernantes et institutrices représentant les trois quarts du contingent. Ainsi, elles sont embauchées dans un secteur traditionnellement ouvert aux migrantes, que nous nommerions aujourd'hui le « care ».

Les motifs du départ sont essentiellement économiques, mais les motifs d'ordre social et personnel sont également importants, l'émigration étant souvent considérée comme une possibilité de promotion et d'émancipation pour les migrantes, voire une chance d'éviter l'exclusion dans le cas des orphelines, des veuves, des mères célibataires et des enfants illégitimes. A cela s'ajoutent des conditions favorables sur le plan juridique, ainsi que des relations diplomatiques entre la Suisse et les pays de destination (existence d'accords et présence de représentations suisses) ou encore le développement du transport en Europe (le train aura un rôle central dans la croissance de ce flux).

Dans la deuxième partie, A.-S. de Weck Roduit définit les destinations, essentiellement urbaines, et les contours de cette émigration, qui se distingue de celle vers la France par le niveau de formation des migrantes. L'auteure insère également ces dernières dans un contexte plus large, celui des migrations professionnelles vers l'Europe orientale, dans lesquelles les Suisses sont représentés par différents corps de métier. Nous pouvons ici regretter que l'auteure ne se penche pas sur l'articulation entre migrations masculines et féminines. Sont-elles réellement indépendantes les unes des autres ? Elles semblent pourtant toutes participer d'un même mouvement, initié par les mêmes phénomènes économiques de répulsion et d'attraction, facilité par le même contexte et structuré, du moins en partie, par les mêmes réseaux.

La troisième partie met en lumière les domaines d'activité vers lesquels sont attirées les jeunes Fribourgeoises et nous fait également découvrir leurs projets, principalement tournés vers la constitution d'un capital. Enfin, l'auteure y dévoile les occupations durant le temps libre, les relations amoureuses (même si le mariage ne semble pas faire partie des

projets migratoires), le maintien, ou la rupture, des liens avec le pays natal, ainsi que les retours, l'émigration définitive étant plutôt rare.

La quatrième et dernière partie relativise les succès de ce flux migratoire en insistant sur les dangers et les désillusions vécus par les migrantes. A.-S. de Weck Roduit y insiste sur l'importance de la Révolution russe et de la Première Guerre mondiale, qui met fin à la période de liberté de mouvement en Europe et qui entraîne les migrantes dans les tourbillons de l'histoire, parfois de manière tragique. En retracant les parcours individuels et sans tomber dans le piège de l'anecdote, l'auteure éclaire les rôles de l'ensemble des acteurs, agences de placement, patrons et migrantes, sans en épargner aucun.

Outre un approfondissement sur les liens entre migrations masculines et féminines, une comparaison avec l'émigration à destination de la France aurait permis de mieux situer ce flux dans l'ensemble de l'émigration fribourgeoise. On regrettera par ailleurs l'absence d'une réflexion plus aboutie sur le rôle des agences de placement ou, plus généralement, des intermédiaires de la migration. La littérature, abondante sur ces sujets depuis plusieurs années, l'aurait pourtant permis. Néanmoins, cela n'entame en rien l'intérêt et la qualité d'un ouvrage qui passionnera tous les lecteurs intéressés par l'histoire des phénomènes migratoires mais aussi par celle des femmes.

Francesco Garufo

ENTRE LA FRANCE ET LES CANTONS, LES DÉBUTS D'UNE SYMBIOSE DURABLE

Alexandre Dafflon, Lionel Dorthe, Claire Gantet, *Après Marignan. La paix perpétuelle entre la France et la Suisse*. Actes des colloques Paris 27 septembre / Fribourg 30 novembre 2016, Lausanne/Fribourg 2018, Société d'Histoire de la Suisse Romande, 685 p.

Une croyance très répandue veut que l'histoire ne soit qu'une succession de guerres. La paix, par contre, ne suscite normalement pas le même intérêt. Dans l'historiographie suisse, cela est particulièrement évident dans le cas de la bataille de Marignan de 1515 et de la paix de Fribourg signée l'année suivante. L'imposant volume que l'on présente ici peut changer cette situation. Cet ouvrage comporte trois parties. La première (pp. 15-161) présente le traité de paix de Fribourg dans une édition synoptique de l'exemplaire français – rédigé en latin – et de l'exemplaire suisse – rédigé en allemand. L'édition est accompagnée de notes très utiles établies par Lionel Dorthe et Kathrin Utz Tremp ainsi que d'un article de cette dernière, illustrant la préhistoire du document. La deuxième partie contient les actes du colloque de Fribourg du 30 novembre 2016, comportant huit articles en français et quatre en allemand (pp. 163-406). Dans la troisième partie sont recueillies les dix contributions présentées au colloque de Paris du 27 septembre 2016 (pp. 407-613). En raison de la richesse des apports de ce volume, qui fait l'état des connaissances sur le sujet et qui va donc être incontournable pour toute future recherche, nous nous contentons ici de souligner quelques fils rouges.

La paix perpétuelle ne constitue pas le début, mais une pierre angulaire (Guillaume Poisson) des relations franco-suisses qui se concrétiseront dans le libre commerce et échange de mercenaires, fromages et créances, puis aussi de toiles peintes, montres et livres suisses contre les pensions annuelles et les soldes françaises versées pour les troupes helvétiques (Amable Sablon du Corail, André Holenstein). Conclure la paix après la «bataille des géants» n'était pas si simple que ça. Tout d'abord, parce

que parmi les treize cantons suisses – une fois de plus – il n'y avait pas d'unanimité (Rita Binz-Wohlhauser, André Holenstein), tout comme entre villes et campagnes, surtout à Berne, Lucerne, Soleure et Zurich (Philippe Rogger). Pour les bailliages italiens ou «tessinois», le choix entre la France et les Suisses qui se relayait comme maîtres du Milanais s'est avéré très délicat (Leonardo Broillet). La solution durable de devenir Suisses leur épargnait de payer de lourdes contributions à la France, que cette dernière dut verser sous forme de pensions annuelles aux cantons (Séverin Duc).

Aussi bien les perspectives italienne (Volker Reinhardt) ou autrichienne (Willy Schulze) sur la confédération, puis la paix et l'alliance franco-suisses, que les effets de ces traités à long terme sont pris en compte. Parmi ces effets, on relève les innombrables interventions des marchands suisses établis dans le royaume de France pour rappeler leurs priviléges douaniers et commerciaux fixés dans les traités (Marco Schnyder) ou les fonctions et représentations des soldats suisses en France (Jean-Marie Le Gall). À ces études s'ajoutent des contributions portant sur divers aspects et acteurs des relations diplomatiques sous l'Ancien Régime : les ambassadeurs ordinaires et les envoyés du roi en Suisse (Alexandre Dafflon, Lucien Bély), les relations franco-suisses pendant la crise de la Fronde (Yves-Marie Bercé), les Suisses au service militaire du roi (Bertrand Fonck) et même, en sortant du cadre chronologique considéré, le rôle des professeurs français à l'Université de Fribourg (Francis Python).

Comme le souligne Thomas Maissen, la paix de Fribourg n'avait jamais été commémorée avant 2016 : même si son importance avait été mise en exergue par certains historiens, elle est restée dans l'ombre de Marignan tout au long du XX^e siècle. De même en France : c'est le triomphe glorieux de François I^{er} à Marignan qui est commémoré. Peut-être aussi parce qu'il s'agit de la dernière victoire de la France sur une terre étrangère avant le XVII^e siècle et également de la dernière à laquelle participe un roi en personne, comme le rappelle Claire Gantet. La paix de Fribourg par contre passe dans les notes en bas de page.

Pour Fribourg, ce congrès reste un moment unique, car la ville au bord de la Sarine n'a quasiment jamais été choisie comme lieu de réunion en raison de sa position géographique périphérique parmi les treize

cantons. Pour la Confédération, la paix de 1516 et ensuite l'alliance de 1521 inaugurent une phase de bon voisinage avec la France qui va durer jusqu'à la Révolution. Mais si ces traités franco-suisses assurent la paix entre les deux nations, ils servent également à la France pour mener des guerres en Europe et aux Confédérés pour s'enrichir sans devenir une puissance belligérante. L'alliance pluriséculaire entre la grande monarchie française et le Corps helvétique, composé de mini-républiques, semble être une contradiction en soi. Ce volume fournit cependant des éléments explicatifs montrant que les relations entre ces deux partenaires, extrêmement différents quant à la taille, aux traditions socio-culturelles et aux ambitions politiques, sont à l'origine d'une symbiose profitable pour tous.

Assorti de résumés bilingues (français et allemand) de tous les articles (pp. 615-647) ainsi que d'un index des lieux et des personnes (pp. 649-679), le volume, embelli de vingt illustrations bien choisies, constitue désormais le point de départ pour de futures recherches autour de l'importance de la paix et des relations économiques et culturelles, politiques et diplomatiques avec les puissants voisins.

Andreas Würgler

AUX SOURCES MÉDIÉVALES DE NOTRE URBANITÉ

Kathrin Utz Tremp, *Histoire de Fribourg*, t. 1, Neuchâtel 218, Alphil 2018, 176 p.

Après avoir publié des histoires renouvelées pour les villes et cantons de Genève et Neuchâtel, les Éditions Livreo-Alphil ont fait paraître une nouvelle histoire de Fribourg. Suivant la formule précédemment établie, le récit se développe sur trois volumes, dont le premier, qui retient ici notre attention, est consacré au Moyen Âge et dû aux soins de Kathrin Utz Tremp, ancienne collaboratrice aux Archives de l'État de Fribourg et enseignante à l'Université de Lausanne de 1990 à 2015.

Les trois premiers chapitres sont dédiés à l'histoire politique, depuis la fondation de la ville par les Zaehringen en 1157 à son incorporation au réseau des Confédérés en 1481. L'auteure retrace avec détail l'alternance entre guerres et dominations seigneuriales successives, ainsi que l'évolution du réseau complexe d'alliances et de combourgues. Utz Tremp souligne à juste titre combien l'alliance avec Berne et l'entrée dans la Confédération – une entrée d'ailleurs graduelle, puisque de 1481 à 1501 Fribourg n'avait pas de siège à la Diète – ne doivent pas faire l'objet de lectures téléologiques : «l'option suisse» n'était pas inéluctable. La Savoie, formellement seigneur de la ville de 1452 à 1477, avait pu constituer une alternative au réseau suisse et, ne l'oublions pas, Fribourg fut aussi très souvent en guerre avec Berne pendant les XIV^e et XV^e siècles. D'ailleurs, Berne et Fribourg continuèrent de renouveler des traités d'alliance avec la Savoie jusqu'à l'invasion de 1536. En dépit de sa sujétion à plusieurs seigneurs (l'immédiateté impériale ne fût concédée qu'en 1478), Fribourg avait pu acquérir d'assez larges autonomies législatives et constitutionnelles. Le système devait durer longtemps. La constitution de 1404, appelée «Lettre des Bannerets», resta en vigueur jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

Les chapitres 4 à 6 plongent le lecteur dans l'histoire économique et sociale de la ville. La croissance démographique du XIV^e siècle, qui avait amené Fribourg au seuil des 5'000 habitants, avait été accompagnée par le

développement d'une production artisanale d'une certaine importance. À côté de la production de faux, ce sont surtout les cuirs d'abord et les draps de laine ensuite qui constituent le fleuron de l'économie fribourgeoise. Relayés par les foires de Zurzach et de Genève, ces produits connaissent une véritable diffusion européenne.

Le développement économique et démographique a certainement pu nourrir les ambitions d'expansion territoriale de la ville. Cette expansion, Utz Tremp l'esquisse bien, s'appuya autant sur des expéditions militaires que sur des achats, fruits du manque constant d'argent dont souffrait la noblesse en cette fin de Moyen Âge. La politique expansionniste fut cependant d'une réussite limitée et, à l'époque de son entrée dans la Confédération, Fribourg exerçait son autorité sur un territoire somme toute assez réduit (400 km²) : les « Anciennes Terres », ainsi que quelques bailliages gérés en commun avec Berne (Grasbourg, Morat, Echallens, Grandson et Orbe). La puissance militaire de Berne et sa politique expansionniste expliquent largement le développement territorial limité de Fribourg.

La dernière partie de l'ouvrage (chapitres 7 à 10) est consacrée à l'histoire ecclésiastique et religieuse de la ville, domaine que Kathrin Utz Tremp a largement contribué à renouveler par de nombreux travaux érudits. L'analyse des modes de gestion de l'église paroissiale Saint-Nicolas, seule paroisse de la ville jusqu'au XIX^e siècle, permet de voir combien les autorités municipales exerçaient leur pouvoir sur les institutions ecclésiastiques de la ville, notamment par le droit de nomination du curé. Une tutelle qui se retrouve aussi dans quelques-unes des institutions charitables comme l'hôpital de Notre-Dame, établissement municipal dès sa fondation, ou la confrérie du Saint-Esprit, qui fonctionna aussi comme une véritable banque pour la ville. L'ouvrage se termine par un chapitre consacré aux procès qui frappèrent plusieurs Fribourgeois suspectés d'appartenir à l'hérésie vaudoise (1399 et 1430), ainsi qu'à la chasse aux sorcières qui investit les campagnes en 1429 et pendant les années 1437-1442. Là aussi, l'emprise des bourgeois apparaît importante et la vague de procès de 1437-1442 n'est pas dirigée par l'Inquisition, mais par les magistrats de la ville seuls, tels que l'avoyer et quelques membres du Petit Conseil.

Ce premier tome de l'histoire de Fribourg poursuit la tradition de publications de qualité auxquelles l'éditeur a habitué ses lecteurs et présente un beau choix d'images et de cartes, ainsi que des orientations bibliographiques à la fin de chaque chapitre qui en font un instrument de travail précieux. Seules quelques rares coquilles sont à signaler. Le duc de Savoie confirmant les priviléges de la ville en 1452 est Louis I^{er} et non Louis IX (p. 53); c'est en 1462 et non en 1464 (p. 59) que le roi de France promulgue la première ordonnance interdisant à ses sujets l'accès aux foires de Genève.

Le choix de présenter l'histoire de la ville par des chapitres thématiques, de donner une place importante aux trajectoires personnelles et aux récits événementiels reconstitués avec finesse et détail s'avère fort heureux dans la mesure où il permet au lecteur de pénétrer dans le monde bouillonnant de la ville médiévale. Que l'on ne se méprenne pourtant pas. L'histoire de Fribourg que nous livre Kathrin Utz Tremp est loin d'être une série de récits anecdotiques. C'est une histoire pleinement inscrite dans le renouveau historiographique de ces dernières décennies que l'auteure nous offre. Un récit qui se veut étude des formes historiques avec lesquelles les hommes ont organisé l'espace urbain, et par lesquelles ils en ont été, à leur tour, façonnés, donnant ainsi lieu à des formes d'urbanité dont nous sommes encore les héritiers.

Mathieu Caesar

UN ÉTAT PATRICIEN SOUS PROTECTION CÉLESTE

François Walter, *Histoire de Fribourg*, t. 2, Neuchâtel 2018, Alphil, 180 p.

Rares sont les couvertures de livre aussi judicieusement illustrées que celle de l'ouvrage de François Walter consacré à l'histoire de la ville et du canton de Fribourg au début des temps modernes. C'est en 1635 que le peintre fribourgeois Pierre Wuilleret réalise pour l'église des Jésuites de Fribourg le tableau montrant Pierre Canisius, fondateur du Collège Saint-Michel, en prédicateur avec, pour toile de fond, la silhouette de la ville de Fribourg. Parmi ses innombrables auditeurs regroupés selon leur rang social figurent le pape Grégoire XIII, le cardinal Charles Borromée, le nonce Giovanni Francesco Bonomi, l'empereur Rodolphe II, le roi de France Henri IV et la reine Marie de Médicis, le duc de Guise, les Jésuites accompagnés de leurs disciples, ainsi que les magistrats de la République et les bourgeois de la ville. Que ce sermon n'ait jamais eu lieu s'avère finalement négligeable au regard de l'importance symbolique de l'œuvre. De fait, la peinture de Wuilleret met en scène les principaux protagonistes et puissances qui ont façonné l'histoire de la cité-État de Fribourg du début du XVI^e siècle à la veille de la Révolution helvétique : l'Église romaine, les grandes puissances séculières aux premiers rangs desquelles les Habsbourg et la France, le patriciat et la bourgeoisie locale, tous placés sous la protection de la Vierge Marie, de l'Enfant-Dieu et des saints patrons de la cité. Selon Walter, les destinées de Fribourg se sont jouées dans ces deux sphères entrelacées, céleste et terrestre.

Auteur d'une *Histoire de la Suisse* en cinq volumes (2009-2010) qui a retenu l'attention par ses périodisations originales, François Walter a divisé la présente publication en deux parties. La première, intitulée «Un siècle de réformes» (pp. 11-71), commence avec les guerres d'Italie et le rôle prépondérant joué par Fribourg lors du règlement diplomatique du conflit avec François I^{er}, ainsi que dans l'alliance conclue entre le Corps helvétique et le royaume français. Certes, Fribourg s'est rapidement refusée à la Réforme, mais elle s'est ouverte durant la seconde moitié du siècle à la Réforme catholique tout comme aux innovations culturelles,

intellectuelles et pédagogiques qui en découlent. Il est frappant de constater à quel point la migration a marqué l'histoire fribourgeoise du XVI^e siècle: des mercenaires au service étranger aux sculpteurs d'importance européenne (Hans Geiler et Hans Gieng, notamment), en passant par les compagnons jésuites. En sortant de la zone d'influence savoyarde, la ville-État connaît au XVI^e siècle une expansion territoriale et politique. A cet égard, on peut s'interroger sur le silence inexpliqué autour de la participation intéressée de Fribourg lors de la conquête bernoise du Pays de Vaud en 1536 (p. 44), d'autant que Walter souligne par ailleurs les bénéfices retirés de cette campagne. Puis la cité-État de Fribourg a tenté de s'affirmer face à son puissant voisin bernois. Comme les autres cantons catholiques à l'exception de Soleure, Fribourg ne se contente pas de l'alliance conclue avec la France, mettant ainsi en péril cet accord d'intérêt durant la seconde moitié du XVI^e siècle. Les Habsbourg d'Espagne ont en effet utilisé les difficultés financières du roi de France et les tensions interconfessionnelles au sein du Corps helvétique pour conclure une alliance avec les cantons catholiques, sans Soleure. Sur ce notable changement stratégique en matière de relations extérieures, le commentaire de Walter s'avère laconique: «Fribourg ne craint pas les contradictions!» (p. 59).

De manière plus conventionnelle, la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux évolutions et structures significatives des XVII^e et XVIII^e siècles, est intitulée «L'Ancien Régime» (pp. 73-175). De fortes continuités par rapport à la période antérieure peuvent être observées dans la politique contre-réformatrice menée par l'Église ainsi que dans l'émergence d'une élite sociale formée de quelques lignages patriciens. En raison notamment de leur dépendance vis-à-vis de la France, ces familles influentes exercent un contrôle sur la communauté, accaparant pour leur seul profit les charges lucratives de l'État. Outre l'exclusivisme politique, la domination du patriciat s'est solidifiée par des liens étroits avec l'Église et le clergé. Dans quelle mesure le «despotisme éclairé» des autorités – Walter le relève notamment dans les mandements du Conseil – a-t-il déterminé la vie des bourgeois et sujets? Cette question aurait mérité un approfondissement. De cette deuxième partie du livre ressort le thème de l'économie, en particulier la dynamique agricole fondée sur une logique capitaliste, associée à l'introduction des pâturages d'alpages et l'instauration d'un commerce d'exportation de grands fromages à pâte

dure. En dehors de la «civilisation du gruyère» (p. 150), les relations économiques et sociales dans l'espace rural restent néanmoins en arrière-plan. Walter évoque à ce sujet les essais de proto-industrialisation en s'intéressant à la production de tissus d'indiennes qui est cependant restée locale et limitée dans le temps. On aurait aimé en savoir plus sur la différenciation sociale et les rapports de force au sein des villages de campagne, tout comme sur le rôle de la piété populaire dans la mentalité de la société rurale. Toutefois, il faut rappeler que ce tome mince ne prétendait pas combler les lacunes de la recherche mais synthétiser l'état actuel des connaissances historiographiques.

Pris dans leur ensemble, les chapitres à la fois courts, concis et très bien écrits témoignent de la vision magistrale de l'auteur. À aucun instant, Walter ne considère l'histoire de Fribourg de manière isolée ou déterminée : il l'intègre systématiquement dans le contexte plus large de l'histoire suisse et européenne, tout en l'abordant comme le résultat de l'interaction de diverses forces transfrontalières.

André Holenstein

LES RESPIRATIONS DE L'HISTOIRE FRIBOURGEOISE

Francis Python, *Histoire de Fribourg*, t. 3, Neuchâtel 2018, Alphil, 150 p.

Le sous-titre «Ancrages traditionnels et renouveaux (XIX^e-XX^e siècle)» témoigne tout à fait de l'esprit dans lequel l'ouvrage a été rédigé. La mise au pluriel n'est pas qu'un artifice de façade laissant entendre qu'après tout l'histoire de Fribourg n'a rien à envier à d'autres. Elle prend tout son sens à considérer le traitement que cette même histoire a dû subir dans maintes études ou synthèses passées. Elle consolide une position historiographique qui fait définitivement table rase d'une représentation historique qui divisait cette histoire en un «avant» et un «après», l'avant étant marqué par le poids d'un catholicisme qui aurait phagocyté pendant un siècle et demi toutes les aspirations de la population fribourgeoise et l'après coïncidant, dès la fin des années 1950, avec l'ouverture du canton à des influences diverses et variées le faisant entrer enfin dans la «modernité». En divisant l'histoire du canton de Fribourg en un «avant» et un «après», on s'évitait ainsi de remettre en question ce que cachaient véritablement les termes de catholicisme et de modernité, le premier étant commodément défini comme l'antithèse du second et réciproquement.

Francis Python a suffisamment travaillé cette histoire pour en montrer toute la richesse et la subtilité, richesse de la trajectoire loin d'une linéarité simpliste et subtilité des positionnements loin des propos sans nuances entendus dans les discours de cantine ou déclamés du haut des chaires de toutes les églises. Dépasser la linéarité simpliste et s'attacher à répertorier d'autres voies que celles communément visibles ne signifient pas que cette interprétation n'ait pas un sens dans la représentation que l'on s'est faite de ce canton. D'où la difficulté de l'exercice : résoudre une équation dont tous les éléments semblent connus ne signifie pas que tout est maîtrisé et maîtrisable. Il s'agit d'envisager une histoire dans laquelle des acteurs affirment des certitudes, prêtent des intentions, activent des dispositifs que toute la population n'est pas forcément disposée à absorber sans questions ni réticences.

Dans cette perspective, les ancrages traditionnels peuvent se repérer, avec plus ou moins d'intensité, jusqu'à aujourd'hui et les renouveaux sont détectables dès la fin du XVIII^e siècle. En d'autres termes, l'histoire du canton de Fribourg, dans sa phase contemporaine, est faite d'inspirations et d'expirations plus ou moins longues, plus ou moins marquées, plus ou moins profondes, plus ou moins douloureuses. Ce sont ces flux et reflux que Francis Python nous invite à écouter et comprendre.

Les huit chapitres qui structurent l'ouvrage reflètent bien, en ce sens, la pertinence du découpage chronologique proposé. Ils illustrent la complexité des situations, souvent conflictuelles, dans lesquelles les Fribourgeois et Fribourgeoises se sont retrouvés. Ils font une large place à l'abrutissement des assurances élevées au rang d'inaffiliabilités, mais ils n'ignorent pas les perplexités et les doutes qu'engendrent des évolutions globales dont il était parfois difficile de comprendre toutes les composantes. Comme les régimes conservateurs, les régimes libéraux et radicaux ont aussi eu leur part d'aveuglement. Si la construction de chemins de fer au XIX^e siècle pouvait être vue comme une ouverture, elle pouvait être aussi synonyme d'asservissement et de dépendance. Il en est de même des vagues autoroutières dans la deuxième moitié du XX^e siècle. On pourrait à cet égard étendre au cas fribourgeois le dilemme qu'évoquait Max Weber à propos de l'histoire allemande entre l'éthique de la conviction et celle de la responsabilité. Ce dilemme, les élites fribourgeoises, quel que soit leur parti-pris, y ont été particulièrement confrontées et l'ont résolu sans toujours discerner les tenants et aboutissants, et sans parfois la lucidité qu'il aurait été nécessaire de posséder. Les tentations autoritaires ne sont pas absentes, ni les volontés de domination, ni les envies d'exclusion, ni la répugnance pour toute contestation. Si, en beaucoup d'occasions, la conviction a primé dans le choix des décisions, dans d'autres elle n'a pas été à ce point aveuglante que ces mêmes élites auraient été incapables de ne pas en saisir les conséquences. La pauvreté, l'émigration, l'ignorance, si elles ont fait partie intégrante et de façon récurrente des maux fribourgeois, ont aussi été comprises comme des fléaux qu'il fallait combattre en s'extirpant des dogmes idéologiques, philosophiques, moraux ou religieux que l'on pensait irremplaçables. A cet égard, les autorités n'ont pas été indéfiniment irresponsables. Mais, et Francis Python le montre très bien, le repli dans la tradition ou l'engagement dans la modernité (ou le

changement) ne sont pas simplement mis en œuvre en pressant sur un bouton et en maintenant le plus longtemps possible le bouton pressé. Les choix ne sont pas toujours possibles et les décisions pas toujours décisives.

136 pages ne peuvent pas, à elles seules, récapituler 200 ans d'histoire. Mais elles peuvent montrer, sur la base maintenant d'une solide historiographie que leur auteur, à la suite des impulsions de Roland Ruffieux, a si puissamment contribué à enrichir, comment l'histoire du canton de Fribourg s'est construite, s'est recomposée et s'est assuré une place enviable dans le «concert des nations» confédérales. Si une forme de «normalisation» s'est faite au pas de charge ces dernières années et peut aussi faire craindre des retombées négatives, elle n'a pas érodé le schéma qui sous-tend toute la démonstration et qui est bien résumé dans les dernières lignes de l'ouvrage, qui font référence à la nouvelle Constitution cantonale approuvée en 2004 : «Encore une fois, à partir d'ancrages traditionnels, le canton témoigne de sa capacité à se renouveler». L'histoire du canton de Fribourg ne serait-elle qu'un éternel recommencement?

Laurent Tissot

UNE MINE DE RENSEIGNEMENTS

Lionel Dorthe, Kathrin Utz Tremp (éd.), *Registrum Lombardorum, Le premier registre notarial des Archives de l'État de Fribourg (1356-1359)*, Bâle/Berlin 2016, Schwabe Verlag, 824 p.

L'ouvrage de Kathrin Utz Tremp et de Lionel Dorthe est remarquable à plus d'un titre. D'abord, il s'agit de l'édition critique complète du plus ancien registre notarial conservé aux Archives de l'État de Fribourg (AEF). Réunissant des actes effectifs rédigés essentiellement entre 1356 et 1359, il constitue un témoin de tout premier ordre de l'histoire juridique, mais surtout sociale et économique du canton de Fribourg au milieu du XIV^e siècle. Ensuite, le registre lui-même, dans sa version brute, a été numérisé et est accessible sur le site : www.e-codices.unifr.ch. Cela permet de comparer l'édition scientifique avec l'original. On se rend alors compte de l'énorme travail de transcription d'abord, mais aussi de traduction (du latin vers le français) et d'analyse auxquels les auteurs ont procédé. C'est absolument impressionnant, et surtout fort utile.

Connue sous son nom de Registre des Lombards, la source est en fait composée de deux parties : une « normale » et une « lombarde ». Le notaire Pierre Nonans est le rédacteur principal du registre, mais on y trouve dans la partie « normale » aussi la main de son apprenti Henri de Schwarzenbourg, qui se fera appeler vers 1370 Henri Nonans de Schwarzenbourg, au moment de reprendre l'étude de son maître (p. XXIV). Les 110 premiers folios de la partie normale contiennent des affaires réalisées par divers particuliers soucieux de traiter devant notaire (Pierre Nonans), dont ils étaient généralement les clients ; les quatorze folios (110-123) de la fin du registre, qu'il faut d'ailleurs lire chronologiquement en commençant par la fin du registre, contiennent les emprunts souscrits auprès des Lombards de Fribourg, devant le notaire Pierre Nonans.

Le terme de Lombards désignait à l'origine des Italiens qui exerçaient une activité commerciale et des opérations financières en dehors de l'Italie. À Fribourg, les premiers Lombards sont attestés dès la fin du XIII^e siècle (p. XIV). Ils acquièrent une situation de plus en plus favorable dès le début du XIV^e siècle, y compris la promesse faite par la ville de Fribourg de ne

point accueillir d'autres Lombards ou Juifs pendant vingt ans (depuis 1337), ainsi que pour certains la bourgeoisie de Fribourg (p. XV). Les entrées dans le registre portent dès lors sur une période florissante pour l'activité des Lombards. Dans la plupart des cas ne sont mentionnés que des Lombards en général, sauf dans un cas, qui désigne expressément Aymonet Asinerii et François de Medicis, qui dirigent une banque de Fribourg (p. XV et n° L52, p. 691). Avec le déplacement de la banque à Genève en été 1358 (p. XVI), les Lombards voient leur rôle de prêteur d'argent se réduire (même s'ils obtiennent certains offices), avant d'être remplacés en 1381 par les Juifs (p. XVII).

Le travail des historiens est méticuleux. Outre des explications approfondies, et en partie nouvelles, sur les Lombards, sur les auteurs du registre, ils indiquent aussi dans leur introduction comment ils ont essayé d'identifier parfois les actes rédigés par Henri de Schwarzenbourg, probablement comme *levator* dans un premier temps, avant d'être jugé digne d'inscrire lui-même les entrées dans le registre. Dans ce dernier type de cas, Pierre Nonans est parfois lui-même témoin pour les actes inscrits dans la partie ordinaire, seulement à partir de 1358 (lorsque Henri avait pris plus d'importance) (p. XXVII). La partie lombarde semble être exclusivement de la main de Pierre de Nonans, sauf peut-être à la fin du registre où cela paraît moins clair selon les historiens (p. XXVIII).

L'analyse des dates des actes du registre (qui s'étendent du 1^{er} février 1356 au 21 mars 1359) permet aussi de reconnaître qu'il s'agit bien de deux registres distincts («normal» et «lombard»), utilisés par le notaire selon le type d'actes (p. XXX). Le calendrier choisi est aussi fascinant. En effet, le notaire semble attaché au style dit de l'Annonciation, avec un début de l'année au 25 mars et non au 1^{er} janvier, mais l'année nouvelle (au 1^{er} janvier) commence toujours dans la partie normale du registre en haut d'un folio, ce qui démontre selon les auteurs que finalement on pensait, raisonnait, calculait plutôt selon le style dit de la Circoncision (début au 1^{er} janvier) que de l'Annonciation (p. XXX). Les pics d'activité dans le registre, en particulier pour la partie lombarde, sont liés au travail agricole et au renouvellement des contrats de fermage (le 24 juin, la Saint-Jean-Baptiste). Toutefois, dans ce registre, comme dans d'autres d'ailleurs, le notaire prend souvent la plume le dimanche, y compris le dimanche de Pâques. Le registre comporte au moins trois exemples (n°s 740, 742 et

746, pp. 523-527). Un graphique présente de manière très parlante les variations du nombre d'instruments par mois sur les quelque trois ans de la durée du registre (p. XXXIV).

On ne saurait terminer ce survol de l'utilité et de la portée de l'ouvrage recensé, sans parler de la typologie des instruments du registre (p. XXXV). On trouve bien sûr des reconnaissances de dettes, des donations et des actes récurrents que les auteurs ont quantifiés : 38 *assignaciones dotis* (3,25% des actes), quittances pour la réception de la dot d'une femme par son mari ; 244 *debita ex causa empionis* (20,87%), dettes découlant d'un contrat de vente, qui portaient sur toutes sortes de biens meubles essentiellement (notamment dans le domaine de la tannerie et déjà de l'industrie textile, encore à ses débuts) ; 314 *debita ex causa mutui* (26,87%), des dettes découlant d'emprunts sous forme numéraire (l'importance est due bien sûr à la présence de la partie lombarde) ; 169 *indempnitates* (14,45%), indemnités qui sont liées à la présence d'une caution pour les actes d'emprunts et dettes découlant de la vente ; 28 *reempciones* (2,39%), qui constituent des droits de rachat en lien avec des ventes, ainsi que 98 *vendiciones in allodium* (8,38%), ventes de maisons ou de parties de maison et d'immeubles sis à la campagne.

À la lecture de ces actes, c'est évidemment un pan de l'activité économique qui apparaît, mais aussi une perception beaucoup plus précise que précédemment de la clientèle des notaires, et à travers elle de l'évolution sociale de certaines familles bourgeoises (p. XLI et ss.). En d'autres termes, cette édition critique du «Registre des Lombards» donne un matériau idéal pour une meilleure compréhension sociale de Fribourg au milieu du XIV^e siècle, mais aussi des types d'actes qu'on y faisait, et de leur portée. C'est la raison pour laquelle on peut apprécier au plus haut point l'existence de notes abondantes et détaillées sur les parties de tel ou tel acte, sur les lieux mentionnés ou encore sur des précisions liées à la traduction du latin en français ou son sens juridique. L'index des personnes et l'index des lieux sont ainsi une source inestimable d'informations que l'on peut désormais croiser avec d'autres registres, en particulier le premier Livre des Bourgeois. Les auteurs mentionnent d'ailleurs qu'ils ont dû élaborer un nouvel index plus détaillé, puisque le premier Livre des Bourgeois par Bonfils et de Vevey ne contient que les individus ayant nouvellement acquis le droit de bourgeoisie (p. XLII, note 150).

Grâce à une introduction très soignée, les rédacteurs incitent donc le lecteur à se plonger avidement dans ces actes. Le juriste découvrira des pratiques intéressantes, qui mériteraient une analyse approfondie. L'historien de l'économie envisagera déjà tout le profit qu'il pourra tirer d'un examen attentif des transactions passées. L'historien des familles fribourgeoises se délectera de belles trouvailles qu'il pourra faire aisément, tant l'ouvrage recensé est fascinant et riche. Il s'agit là d'un ouvrage indispensable pour comprendre un peu mieux Fribourg au XIV^e siècle, mais aussi pour saisir plus largement le rôle du notaire, les activités des Lombards ou tout simplement le type de clientèle et des actes passés par Pierre de Nonans, et son apprenti Henri de Schwarzenbourg. En bref, un ouvrage dont l'utilité est à l'image de l'immense travail réalisé par ses auteurs.

Pascal Pichonnaz

AGAUNE, À DROITE, TOUTE !

Stéphanie Roulin, *Une abbaye dans le siècle. Missions et ambitions de Saint-Maurice (1870-1970)*, Neuchâtel 2019, Alphil, 264 p.

L'abbaye de Saint-Maurice, coincée dans l'étroit défilé qui ouvre (ou ferme, c'est selon) le Valais, est un objet historique d'importance européenne, ne serait-ce que par son ancienneté : elle vit depuis quinze siècles. Avec et en partie grâce à son collège, elle a tenu par périodes, au cours du siècle dernier, une position centrale en Suisse romande sur le plan religieux, culturel et politique. Stéphanie Roulin le démontre, en pleine conscience du rayonnement spirituel de l'institution, avec tout le recul critique nécessaire.

Dans l'histoire religieuse de notre pays, l'abbaye se distingue par son statut territorial ; elle est, en quelque sorte, son propre diocèse, fort de quelques paroisses et dirigé par l'abbé-évêque. D'où, inévitablement, de récurrents conflits de juridiction avec l'évêque de Sion et une difficile cohabitation avec celui de Lausanne, Genève et Fribourg lorsque les heurts de tempéraments affirmés s'ajoutaient à des options pastorales divergentes. On n'est pas Valaisan pour rien. L'antagonisme entre Joseph Mariétan et Victor Bieler a souvent fait des étincelles, et même le précautionneux Vaudois Marius Besson ne pouvait cacher son mécontentement devant l'agressivité prosélyte de l'abbaye. Sur le terrain, non pas institutionnel, mais doctrinal et spirituel, Saint-Maurice a joué un rôle d'une ampleur conforme à sa longue histoire, non pas à son territoire exigu. De part et d'autre de la Grande Guerre, l'abbaye fut un pôle de l'effervescence catholique : néo-thomisme, plain chant et liturgie soignés, art sacré ne devant plus rien à Saint-Sulpice...

Il en va de même pour l'histoire culturelle. Avec son trésor, ses fouilles et ses archives, l'abbaye conserve, étudie et publie un patrimoine artistique, archéologique et historique de premier ordre. Le travail scientifique met en lumière un légendaire connu dans tout l'Occident. Mais le collège lui aussi a produit une belle floraison dans les lettres, grâce à des professeurs éveilleurs (les chanoines Paul Saudan, Norbert Viatte et Alexis Peiry, le laïc Edmond Humeau) et à des élèves convertis... à la littérature

(Maurice Chappaz, Gorges Borgeaud, Jean Cuttat). En musique, le nom du chanoine organiste Georges Athanasiadès a résonné dans le monde entier. Cette première moitié du XX^e siècle agaunois entre tout doucement dans la légende, mais sa réalité est indéniable.

L'histoire politique de l'abbaye et de ses dirigeants s'entoure, en revanche, d'une aura scabreuse, et la spécialiste de l'anticommunisme qu'est Stéphanie Roulin pointe avec justesse les glissements et dérives de l'engagement à droite des chanoines, de plusieurs de leurs disciples et de certains de leurs amis. Aux origines, il y a l'attraction de l'Action Française, dont l'influence a touché en profondeur la Suisse romande. Sa condamnation par le pape, en 1926, a douché les catholiques disciplinés, mais les valeurs et les idées qu'elle promouvait n'ont pas déserté les esprits. Le conservatisme agaunois est combatif, réactionnaire au premier sens du terme. Son journal, *La Patrie valaisanne*, ferait presque passer pour progressiste le concurrent sédunois *Le Nouvelliste*! Au bout du compte, on ne s'étonne pas de voir ce milieu accueillir en toute amitié l'antisémite professionnel Géo Oltramare, retour de Sigmaringen après l'écrasement du Troisième Reich.

Voilà qui fournirait une belle transition pour traiter de Saint-Maurice dans un parallèle avec Saint-Michel et Fribourg, mais cela est une autre histoire. On peut tout de même y songer en lisant Stéphanie Roulin.

Jean Steinauer